Book Reviews / Comptes rendus

Claudia Martin-Ulrich. *La persona de la princesse au XVI^e siècle : Personnage littéraire et personnage politique*. Paris : Honoré Champion, 2004, 620 p.

Il va sans dire que le but de Martin-Ulrich étant de définir la *persona* de ces princesses ou reines, il lui fallait marcher dans les pas de tout biographe digne de ce nom, c'est-à-dire non seulement établir une synthèse entre la vie publique, la vie privée et la vie secrète de ses sujets, mais encore la placer dans le cadre d'études parallèles sur le prince ou le roi. Elle indique d'ailleurs que son étude se situe au confluent des questions sur la représentation du pouvoir monarchique et de tous les thèmes concernant la situation et le statut des femmes. Il lui a donc fallu dépouiller une pléthore de sources, elles aussi publiques, privées et secrètes, certaines à éliminer dès la première lecture, d'autres dignes de foi, et d'autres enfin à écarter après mûre réflexion. Il s'agit sans aucun doute d'un travail de longue haleine.

L'auteur retrace donc tout d'abord l'origine du mot *persona*, qu'elle rapporte à l'*ethos* grec, mais dont le sens est devenu si fluide qu'il est difficile à saisir. Selon elle, la *persona* des princesses qui se dégage est liée à des idées d'excellence de bonté et de toutes les vertus qui composent ces portraits dans les limites de leur contexte éthique et historico-social.

Le répertoire des princesses en fin de volume offre une brève biographie de vingt-deux princesses ou reines. Onze d'entre elles, choisies parce que membres féminins de la famille royale proches du roi (épouse, mère, fille, sœur), seront tour à tour présentées dans le volume. Il convient cependant de préciser qu'à l'exception de Catherine de Médicis, reine de France, et Marie Stuart, reine d'Ecosse, les reines ou princesses choisies par Martin-Ulrich pour son projet sont toutes françaises de naissance.

La princesse ou future reine, quelle qu'elle soit, sera élevée comme une plante rare née dans une serre mais destinée à être vue et admirée de tous. Les maîtres jardiniers la protégeront, mettront en valeur les qualités qui lui sont propres et les rehausseront afin de la rendre sinon parfaite, du moins unique. En effet, souligne l'auteur, il existait bon nombre de méthodes pour élever et éduquer un prince, futur monarque,

mais elle n'en a trouvé aucune en ce qui concerne les princesses, futures épouses de rois, futures mères de princes et souvent destinées à l'exil dans un pays autre que celui de leur naissance. Outre la grâce et l'élégance qui sont l'apanage des aristocrates, la préparation à son métier d'ornement à la cour d'un roi exige néanmoins qu'elle s'exprime aisément et qu'elle fasse preuve d'une certaine érudition et surtout des indispensables vertus chrétiennes de foi, d'obéissance, d'humilité et de charité.

Martin-Ulrich définit le mot *princesse* comme « comprenant toutes les filles du premier prince de sang », ce qui explique selon elle pourquoi Marguerite d'Angoulême jouissait de ce titre. En fait, elle et son frère n'ont été nommés prince et princesse que dans les textes écrits après que François fut devenu l'héritier présomptif de la couronne, sinon plus tard. Lors de son veuvage, Marguerite, alors duchesse d'Alençon mais néanmoins sœur du roi de France, fut vivement critiquée à la Cour pour porter le deuil blanc, réservé aux filles de rois, et non le noir des dames de moindre rang. Brantôme lui-même n'hésite pas à indiquer qu'elle jouissait un peu trop du titre de princesse qui ne lui était pas vraiment dû.

Cette enquête est minutieusement organisée. Martin-Ulrich place tout d'abord au centre, comme point de départ, le personnage plus ou moins anonyme de la princesse. Elle étoffe peu à peu son sujet par une série croissante d'études quant à sa formation intellectuelle, culturelle et littéraire, mais surtout spirituelle et morale dans leur contexte social. Chaque nouvelle « exploration » ajoute une dimension à la personne qu'elle est devenue, modèle à imiter, source d'inspiration, mécène ou prosélyte, et élargit le cercle d'anneaux concentriques dans lequel elle joue un multiple rôle politique, social, humain, spirituel, mais où elle se voit confinée dans le dernier, le rôle monarchique.

Outre l'introduction générale, l'ouvrage comprend donc quatre parties dont deux sont elles-mêmes pourvues d'une introduction. Chacune d'elles : I- *Seuils*, p. 19–63 ; II- *De l'éducation de la princesse*, p. 65–208 ; III- *Les vertus*, p. 209–384 ; et IV- *La reine à l'épreuve du pouvoir*, p. 385–50, est divisée en plusieurs chapitres numérotés, eux-mêmes ensuite subdivisés en petits chapitres qui seront aussi décomposés en plusieurs éléments numérotés, et ceux-ci seront une fois encore subdivisés et numérotés selon une méthode quasi-mathématique d'exploration. Les deux premières parties examinent plusieurs facettes du sujet, de ses tropismes, des éléments extérieurs qui façonnent la *persona*. La troisième se tourne vers la princesse après son mariage et son rôle à la cour. Ses accomplissements, son mécénat, les hommages qu'on lui rend, son influence sur son entourage et même sur la société, vus en tant que vertus. La quatrième partie est consacrée non plus à la princesse mais à la reine, soit veuve d'un roi, mère d'un roi ou régente, et le rôle politique qu'elle peut jouer, d'où le conflit avec son statut juridique et la tradition qui l'exclut du trône. La conclusion générale, p. 551–6, est suivie d'une impressionnante bibliographie, p. 556–98. Parmi les annexes, p. 599–615, nous trouvons le répertoire des princesses déjà cité, un index thématique et un index des noms.

C'est Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon puis reine de Navarre, qui reçoit la part du lion dans ce volume. Sa lutte quotidienne contre le *cuyder* est la

source et le soutien de l'humilité qu'on loue en elle, et c'est sa foi évangélique qui lui donne la force de protéger ceux (dont elle fait partie) qu'on accuse d'être luthériens ou calvinistes. Il faudrait peut-être souligner que c'est la prudente autocensure de ses propres œuvres qui sentent le fagot tout autant que la patience dont elle fait preuve et qui parviendront à obtenir de son frère le sursis et même le pardon pour un nombre surprenant de condamnations, arbitraires ou non, mais Martin-Ulrich montre clairement que Marguerite a subi avec succès l'épreuve du pouvoir.

Il est possible qu'on ait comparé quelques princesses, reines ou nobles femmes à la Vierge Marie, symbole idéal de vertu, d'humilité et de charité, mais dans le cas de Marguerite, les exemples cités sont des allusions peu convaincantes et non des citations. Il convient de noter que la bien évangélique Marguerite n'honorait la Vierge qu'en tant que mère du Christ, choisie entre toutes les femmes, instrument *humain* de la volonté divine. Marot ne compare Marguerite à Marie dans aucun de ses poèmes, car il sait fort bien que dès 1525 sinon plus tôt, elle avait substitué le Christ à la Vierge dans toutes ses méditations religieuses, prières et chansons spirituelles et traduit en prose le *Salve Regina* sous le titre d'*Oraison à Notre Seigneur Jésus Christ*. Honneur suprême, Marot la nomme « très sacrée fille de Jésus Christ ».

Le chapitre « Marguerite dans l'*Heptaméron* » (491–550), fine analyse d'une sélection de nouvelles et de conversations des devisants, ne manquera pas d'intéresser bon nombre de seiziémistes qui continuent à se pencher sur cette œuvre. Il semble néanmoins nécessaire de souligner que l'ordre dans lequel elles sont insérées depuis 1559 n'est pas celui de leur composition car certaines, écrites après la mort du roi François, en précèdent d'autres qui indiquent clairement qu'il est en vie. Gruget déclare les avoir remises dans leur ordre original, mais il est douteux (quoique possible) que Marguerite ait commencé à éditer une œuvre qu'elle savait être loin d'être achevée. Aucun éditeur récent de l'*Heptaméron* ne semble prêt à citer lequel parmi divers manuscrits de l'*Heptaméron* (ou même si l'un d'eux) est celui auquel Marguerite travaillait à sa mort.

La raison d'être et l'originalité de cette étude sont de faire renaître de ses origines grecques la définition du mot *persona* et de la rendre indispensable au développement de la princesse vers un idéal de perfection. Martin-Ulrich montre néanmoins que l'image publique de dignité, de vertu et de grâce, mais aussi de douceur, de piété, et d'éloquence mêlée d'humilité, que la princesse devait s'efforcer d'atteindre et démontrer au début du XVI^e siècle, n'est plus celle de la reine vers la fin du siècle dans une société en transition. Ce volume représente une source utile de recherche pour nos collègues et étudiants seiziémistes non seulement en histoire, en littérature et en études féministes mais aussi dans d'autres disciplines.

RÉGINE REYNOLDS-CORNELL, *Agnes Scott College*